

# L'image de la femme dans la bande dessinée québécoise de 1860 à 1960

Mira Falardeau

Numéro 133, printemps 2018

Hommage à Francis Back, illustrateurs et illustrations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88502ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

## Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

## ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

## Citer cet article

Falardeau, M. (2018). L'image de la femme dans la bande dessinée québécoise de 1860 à 1960. *Cap-aux-Diamants*, (133), 14–19.

# L'IMAGE DE LA FEMME DANS LA BANDE DESSINÉE QUÉBÉCOISE DE 1860 À 1960

par Mira Falardeau

La bande dessinée québécoise, par sa nature d'art populaire, offre un riche panorama de la société québécoise. Il est intéressant de voir quelle image de la femme cet art offrait à ses lecteurs à ses débuts.

## LES DÉBUTS DANS LES HISTOIRES EN IMAGES

Quelques images tirées des tout premiers journaux satiriques jettent la lumière sur le type de femmes que fréquentaient ou à propos desquelles fantasmaient les jeunes dessinateurs-graveurs de l'époque. Mais vu qu'ils signaient rarement leurs dessins, souvent par crainte de représailles, nous ne pouvons que supputer leurs motivations.

Texte : « MARIE : Qu'as-tu, les yeux te sortent de la tête ?!!!

MINA : C'est Joséphine qui m'a tellement serré les cheveux pour mon *waterfall* que je ne puis plus fermer les yeux. »

Dans la *Revue comique*, deux belles conversent entre elles. Elles sont identifiées par leur nom, Marie et Mina, ce qui est assez rare, nous le verrons par la suite, et devisent à propos de leurs coiffures réciproques. Le comique de la scène est dû aux propos excessifs. Ce courant de blagues sur la mode s'inspire sans doute de collections de caricatures misogynes ridiculisant « la toilette » des dames, qui circulaient en France au début du XIX<sup>e</sup> siècle sous le titre de « Le bon genre ».



Nemo, « Revue comique », 1<sup>re</sup> case, *Le Charivari canadien*, Québec, 5 juin 1868.

On a toutes les raisons de croire, sans aucune certitude, que ce Nemo est Jean-Baptiste Côté (1832-1907), l'un de nos premiers caricaturistes. L'une des premières histoires en images à suivre de nos journaux raconte d'épisode en épisode la vie d'un jeune étudiant en droit de Québec. Après avoir étudié (1<sup>re</sup> case), bien bu avec ses amis dans les tavernes (2<sup>e</sup> case) – savourons au passage le jeu

de mots sur le « jus » à la fois d'essence juridique et du vignoble –, il en vient à faire l'apprentissage des choses de la vie avec une « conquête » dans un jardin public. Les agissements de la conquête sont assez clairs : elle semble plutôt avoir elle-même conquis le jeune grâce à ses mollets, qu'elle montre de façon impudique. Et son empressement à l'entraîner dans un lieu équivoque confirme notre impression comme en témoigne le visage de profil dans la fenêtre, qui semble appartenir à une tenancière plus qu'à un « chez elle ».

Ce graveur anonyme est totalement envoûté par les comédiennes de talent et leur fait un vibrant hommage en soulignant leur jeu excessif, à la façon de la *commedia dell'arte* où tous les sentiments sont exacerbés. Trois cases, trois femmes, trois âges. Dans cette troisième image, c'est le dépit fait femme, le masque étiré par la déception, qui gémit de tous ses membres, touchant un sommet graphique rarement atteint dans les petits journaux satiriques.

Ces trois exemples montrent des femmes dans trois rôles différents : les coquettes préoccupées de leur coiffure, donc légères et superficielles; les femmes de petite vie qui initient les jeunes hommes; enfin, les comédiennes, des femmes plus mûres et plus intéressantes, mais tout de même dans un monde de l'interdit, car le théâtre en général avait mauvaise réputation dans la province de Québec, et particulièrement les actrices.

Ces trois femmes existent donc dans



3<sup>me</sup> mois.  
Il fait une conquête dans le jardin du Fort.

Nemo, « La vie d'étudiant », épisode 5, *Le Charivari canadien*, 17 juillet 1868.

Texte : « La vie d'étudiant, suite » 3<sup>e</sup> mois - Il fait une conquête dans le jardin du Fort (8). « Il la suit jusque chez elle. Son cœur bat la générale des passions. »

le monde du paraître pour ces jeunes graveurs anonymes. Dans le monde de leurs rêves. Ce ne sont pas des femmes de chair, mais des femmes fantasmées. Or, si les lecteurs pouvaient partager les rêves des graveurs, on peut supposer qu'il en allait autrement des lectrices,



— Infâme ! Ta mère te l'a dit !

Anon, « Ce que l'on voit au Théâtre royal pour 10 cents », *Le Canard*, 21 mars 1885.

Texte : « Infâme, ta mère te l'a dit! »

qui pourtant, constituaient une grande part du lectorat du Canada français du XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, les jeunes filles étaient encouragées à l'apprentissage de la lecture davantage que leurs frères, dans le but tout à fait louable de pouvoir, une fois mariées et mères, contribuer à l'éducation de leurs enfants. Ainsi, 42,3 % de femmes contre seulement 30,2 % des hommes savaient lire en 1838, comme le souligne Manon Brunet (1988). Si « la lecture à haute voix dans les familles était une pratique courante », celle de journaux satiriques devait sans doute faire partie du quotidien. Ainsi, les femmes se contentaient des fantasmes des graveurs, l'ordinaire pour les lectrices de cette époque qui ne lisaient également que des écrits masculins, les auteures femmes étant extrêmement rares au XIX<sup>e</sup> siècle. Si les épouses sont nettement sous-représentées dans ces journaux, elles y tiennent par contre un rôle beaucoup plus intéressant.

Dans cette vignette de *La Scie*, un homme poursuivi par ses créanciers se met littéralement sous les jupes de sa femme, très élégante par ailleurs, pour illustrer crûment le dicton qui signifie s'appuyer sur la fortune de sa femme. Les plis appuyés de la robe luxueuse créent un abri rigide pour le pauvre infortuné, dans un calembour visuel tout à fait convaincant : le côté protecteur du vêtement-hutte est si intense que le malheureux époux se retrouve dans la position d'un gamin enfoui dans des profondeurs presque œdipiennes.

Une scène cocasse tirée du *Canard* raconte en quatre cases muettes la déconvenue d'un monsieur en chapeau haut de forme qui suit une dame jusque chez elle pour se rendre compte, après qu'elle lui eut servi un regard invitant, qu'elle lui a tendu un lapin ! Un homme y habite, son mari en fait ! Les épouses semblent donc plus délurées que les filles. L'une tenant les cordons de la bourse, l'autre s'amusant de jeux de séduction anodins. On pourrait croire que dans les dessins humoristiques de l'époque, la position de mari

était comique que dans la mesure où l'inversion de rôles le plaçait à la merci de sa femme. Ce gag classique se retrouve en effet à l'honneur dans les journaux satiriques.



La vignette ci-dessus nous fait voir un de ces individus sous la jupe de sa femme faisant le pied-de-nez à ses créanciers.

Anon, *La Scie*, 21 janv. 1865.

Texte : « La vignette ci-dessus nous fait voir un de ces individus sous la jupe de sa femme faisant le pied de nez à ses créanciers. »



Anon (pantomime d'une poursuite), deux dernières cases, *Le Canard*, 30 janv. 1897.

## LES HISTOIRES EN IMAGES

Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle se produit un énorme bouleversement dans la presse, les grands quotidiens naissant un peu

partout sur la planète. Pour les petits espaces culturels comme la province de Québec, c'est une bénédiction. Les propriétaires de journaux réalisent que le lectorat féminin constitue un public recherché et des efforts particuliers seront faits pour aller les chercher et les fidéliser. On va donc ajouter des femmes dans toutes les sections.

La première grande série parue dans *La Presse* en 1904 reprend un personnage créé par Hector Berthelot dans son fameux journal *Le Canard* en 1877, Ladébauche. Apparaît à ses côtés Madame Brunette, personnage féminin récurrent de la série et éternelle flamme de Ladébauche. Courtiser sa belle, enfin belle selon les critères de l'époque, semble être une activité en soi pour Ladébauche. Madame Brunette est présente épisodiquement, à partir du moment où paraît « Ladébauche en amour » (*La Presse*, 21 mai 1904).

Ladébauche prétend qu'il a 60 ans, alors que Madame Brunette dit en aparté, dans un intéressant raccourci narratif : « Vieux blagueur, il a 82 aux foins, j'le sais, j'ai vu dans *La Presse* »! Madame Brunette est le parfait faire-valoir. Elle exhibe ses gestes stéréotypés et raides comme si elle avait un balai dans sa robe. Sa corpulence imposante semble à la mode de l'époque, car elle est partagée par les autres personnages fémi-

nins qui parsèment à l'occasion les aventures de notre ami Ladébauche. Dans les histoires en images, en fait, ce sont encore les hommes qui tiennent le haut du pavé dans le comique et les personnages féminins drôles, comme les bonnes, sont secondaires.

En effet, Victoire, la bonne de Madame Brunette, agit seule et a une allure résolument costaud. D'ailleurs, quand notre ami veut aller négocier avec Victoire pour qu'elle arrête de faire peur à sa maîtresse, après que sa belle se soit plainte devant lui, terrorisée par sa servante peu amène, voilà qu'il reçoit un coup de poing sur le nez et ces paroles cinglantes : « D'abord, j'sus pas in serviteur, j'chus anne cussignère, et pis, j'connais mon méquier, pis j'ai pas besoin d'écornefleux icite et pis en attendant, pernez ça pour vous apprend' à vous mêler d'mes affaires. »

Ce vocabulaire joyeusement populaire et joualisé pour le bonheur des lecteurs est assorti d'une inversion de gestes loufoques, typiques du burlesque, où c'est la femme robuste qui assomme l'homme malingre. Et c'est toute une analyse sociologique qu'il faudrait faire pour bien comprendre le comique de cette situation où toutes les classes de la société avaient des bonnes, des plus riches aux plus inférieures. Notons que les deux personnages féminins les plus cocasses de cette époque sont deux bonnes. La seconde arrivera dans la séquence suivante. Femmes sans « homme », elles avaient par leur rôle un ascendant certain sur les enfants. De constitution forte, elles détenaient aussi parfois la clé du pouvoir sur leur maîtresse : si je pars, que deviens-tu, semblaient-elles sous-entendre?

### LA BANDE DESSINÉE

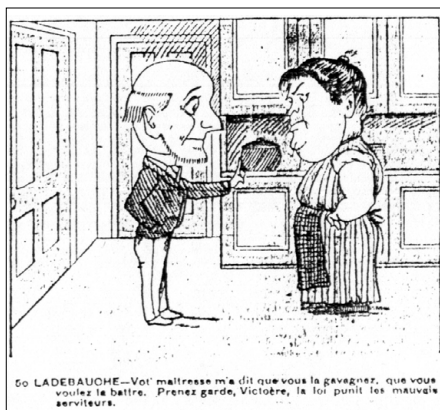
La toute première BD de langue française paraît dans *La Patrie* le 30 janvier 1904 et met en scène un distrait de la pire espèce, Timothée, qui fait la cour à une belle. Dans une pantomime évoquant le théâtre, de profil à la façon

d'une marionnette qui glisserait sur la scène, la dame de la haute bourgeoisie n'a que faire des courbettes du manant et elle lui fait savoir à la rude en le rouant de coup avec sa canne. Encore une fois, mais pas la dernière, où l'inversion de gestes sert le propos résolument burlesque d'une inversion de rôles sexuels. Quoi de plus drôle qu'un homme qui se fait battre, semble dire l'artiste? Bref, le schéma est classique et reviendra tant et plus!

Entre 1904 et 1910, une vingtaine de personnages masculins apparaissent dans les BD qui essaient dans *La Presse* et *La Patrie*. Quelques personnages féminins connaissent le même sort, à savoir revenir dans plusieurs épisodes au point d'être connus par les lecteurs. Et de porter un nom, détail qui revêt une importance capitale, car il signifie une existence plus ancrée dans la réalité de l'histoire pour un personnage féminin qu'une simple apparition le temps d'un épisode, telles Pétronille Citrouillard et la bonne Aglaé. Épouse de Baptiste Citrouillard et mère de Gugusse, Pétronille fait partie de la BD *La famille Citrouillard* (1905-1909), sous la plume de René-Charles Béliveau dans *La Patrie*. Pétronille a un petit visage rond, amusant, et elle est vêtue humblement, indiquant par là son origine de paysanne fraîchement débarquée. Pétronille a souvent le second sinon le troisième rôle et elle est d'un tonus assez mou, pour ne pas dire qu'elle est totalement passive.

Puis, dans la série *Toinon*, le mauvais garnement créé par Albéric Bourgeois, qui signe ici Marius, c'est la bonne Aglaé qui est la présence féminine marquante, dans tous les sens du terme, puisque c'est souvent elle qui corrige le garçon dans la dernière case.

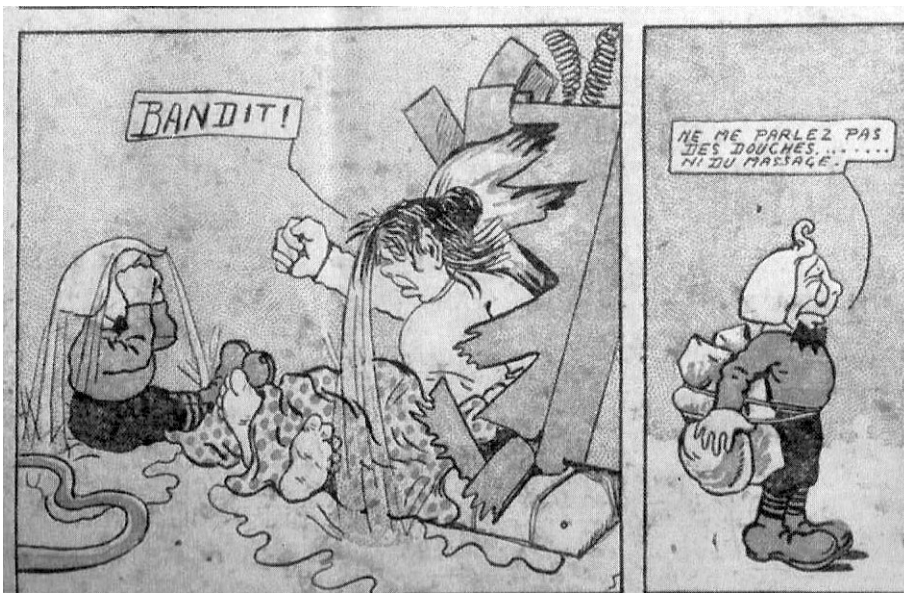
Aglaé, contrairement à Pétronille, tient le haut du pavé à plusieurs occasions. Pour Toinon et son cousin Polyte, elle est le personnage féminin de référence, à la mode de l'époque. Les parents apparaissent à peine, et toute la vie des enfants se passe en contact avec la bonne. Le seul but des garnements



50 LADEBAUCHE—Vot' maîtresse m'a dit que vous la gaveznez, que vous voulez la battre. Prenez garde, Victoire, la loi punit les mauvais serviteurs.

Charlebois, « Ladébauche pacificateur », 5<sup>e</sup> case, *La Presse*, 20 août 1904.

Texte : Ladébauche : « Votre maîtresse m'a dit que vous la gaveznez (*sic*), que vous voulez la battre. Prenez garde, Victoire, la loi punit les mauvais serviteurs. »



Marius (pseud. Albéric Bourgeois), « Aglaé ne dort pas bien », 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> cases, *La Presse*, 20 mai 1905.  
Texte : « Bandit! / Ne me parlez pas des douches... ni du massage. »

semble être de faire des mauvais coups à leur bonne et sa seule réponse est la fessée de la dernière case. Sur la base de ce schéma relationnel somme toute assez répétitif, Bourgeois va s'amuser à broder des variations cocasses. Il raffermi ici, s'il en était besoin, la certitude de l'effet comique de la répétition, figure rhétorique associée à un effet mécanique, en dehors des émotions. La bonne Aglaé est corpulente, vêtue d'une robe molle de grosse toile, parfois à moitié recouverte d'un tablier, indiquant le rôle de femme de service. Elle semble avoir tout un caractère, mélange de naïveté et de fermeté quand la situation l'exige. Son potentiel comique est étendu, car ses deux rôles sont contradictoires : elle est à la fois le souffre-douleur, donc celle qui subit, et le bonhomme fouettard version féminine, donc celle qui fait subir. Le personnage clownesque évoque le théâtre burlesque et l'effet est irrésistible. Deux femmes se démarquent réellement dans la BDQ : les deux compagnes des deux héros de BD dont la longévité est représentative de l'importance que ces BD pouvaient avoir pour le lectorat des journaux, à savoir Catherine, femme de Baptiste Ladébauche (*La Presse*, 1920-1954) d'Albéric Bourgeois (1876-1962) et

Zénoïde, épouse d'Onésime (*Le Bulletin des agriculteurs*, 1943-2000) d'Albert Chartier (1912-2004). Deux femmes fortes aussi bien physiquement que moralement, témoins d'une époque où les femmes commençaient à prendre leur place dans la société. Il faut dire que cette époque en est une de grands progrès pour les femmes. Le mouvement des suffragettes pour la promotion du vote des femmes a en effet gagné son pari puisqu'elles acquièrent le droit de vote au fédéral en 1918. Notre intérêt se porte tout d'abord sur Catherine Ladébauche, femme de Baptiste Ladébauche, qui tous deux traversent plusieurs décades sous la plume de leur créateur. Leur visage, donc leur âge, ne varie pas beaucoup. Ils ont des visages de vieillards dès le départ et resteront vieux tout le long de leur existence de papier! Le caractère particulier de Catherine Ladébauche tient, on l'aura compris, à sa longue existence de papier. Dans le feuilleton illustré *La balade de Baptiste et de Catherine autour du monde* (1924-1926), elle s'installe définitivement dans l'univers de Baptiste, et reviendra de façon régulière dans les caricatures et les dessins d'humour de Bourgeois pour *La Presse*, qu'il quitte en 1954.

Les agissements de Catherine vont fortement évoluer au cours de ces années fondamentales pour le statut des femmes dans la société. On peut dire qu'en suivant Catherine entre 1920 et 1950, on peut voir défilé sous nos yeux un quart de siècle de condition féminine.

Ils appartiennent à la petite bourgeoisie montréalaise. Dès ses premières armes, Catherine met les choses au clair : elle n'est pas femme à se laisser faire. « Baptiste, laisse les Québécoises tranquilles », renâcle-t-elle à son mari lorsqu'il suit des yeux une autre femme. Femme forte, elle prend bien sa place aux côtés de son mari, et les années passent, scandées par les événements de la vie quotidienne aussi bien que par les grands événements mondiaux, comme la Seconde Guerre mondiale de 1939-1945. « Iran, qué que c'est que c'te



Albéric Bourgeois, « Catherine Ladébauche », *La Presse*, vers 1940.

paroisse-là? » (18-5-1941). Parfois, elle n'est là que pour recevoir le gag de son mari. Mais assez souvent, c'est elle qui s'exprime. Parfois assez terre à terre : « Débarque, Baptiste, c'est le temps de déjeuner! », lui crie-t-elle pendant qu'il s'accroche joliment à la lune, Bourgeois illustrant l'expression « être dans la lune » au pied de la lettre. Parfois, elle philosophe : « La paix reviendra sur la terre quand il n'y aura plus personne. » (31-1-1940) Elle est l'élément original du couple, souvent par ses habillements étonnants. Les robes raccourcissent et Catherine s'ajuste. « Espèce d'habitant! Tu connais pas la mode du grand monde? » (24-8-1940)

Une seconde maîtresse femme va régner sur la BDQ durant de longues années (1943-2000), c'est Zénoïde épouse d'Onésime, un agriculteur à la retraite. *Onésime*, œuvre-fleuve d'Albert Chartier, va paraître de façon hebdomadaire de 1943 à 2000 dans le *Bulletin des agriculteurs*. C'est vraiment elle le chef de la famille, dans tous les sens du terme. En effet, elle seule semble avoir la tête sur les épaules tandis que son grand dadaï de mari est le gaffeur professionnel, un classique de la BD familiale, héritière du cinéma muet et du *slapstick*, ou mode des coups de bâton à répétition. La présence et les remarques coupantes de Zénoïde retentissent comme des garde-fous ou des avertissements. Elle incarne la raison du lecteur alors

qu'Onésime représente son étourderie. Parfois Zénoïde donne huit ordres différents au pauvre Onésime, qui va finir par aller se cacher sous son matelas pour fuir les commandements de sa chère (oct. 1946). Ou alors, elle lui commande une belle dinde pour le réveillon de Noël mais finalement, changement d'idée, ce sont deux dindes qu'elle exige (déc. 1944). Bref, Zénoïde est l'épouse insatiable et directive à l'extrême. « Va te laver les mains », lui lance-t-elle comme à un enfant, en public lors d'une sortie chic. Elle n'arrête pas de le commander et de le contrôler quand il a des idées bizarres, ce qui est fréquent. Les allusions politiques sont très rares, et souvent correspondent à des clichés (les méchants Russes) comme celle-ci (avr. 1962) : « Même Khrushchev (*sic*) n'aurait pas eu le cœur de faire ça. » Elle est à la fois la mère, l'épouse et l'amoureuse d'Onésime. Comme Catherine, c'est une femme sans âge, euphémisme pour signifier une femme d'un âge certain. Sans doute dans la cinquantaine avancée, elle partage d'autres caractéristiques physiques avec Catherine, extrêmement révélatrices. Elle ne vieillit jamais, semble avoir le même âge durant plus de 50 ans. Elle n'est pas jolie et, si Catherine est trop maigre, Zénoïde souffre d'embonpoint. Donc voici deux épouses pas très affriolantes qui ne s'en laissent pas montrer et qui tiennent leur mari bien en mains. Elles sont davantage

des matrones que des amantes. Avec l'image de la femme autoritaire vient l'absence d'attrait sexuel. Comme si les auteurs de cette époque ne pouvaient concevoir une femme à la fois belle et volontaire. Les femmes jolies, et jeunes cela va sans dire, sont réservées à la drague d'Onésime sur les plages ou à des personnages secondaires comme la cousine américaine Gloria. Mais ce stéréotype misogynne n'est pas propre à la BD québécoise. Les épouses laides et affublées d'un tempérament fort et autoritaire sont aussi une constante dans la BD comique américaine, comme le souligne l'Américain Maurice Horn (1977) dans son fameux *Women in Comics*. « Le stéréotype de l'épouse autoritaire est perpétué dans un grand nombre de BD américaines de la seconde décennie du siècle. »

L'analyse des romans québécois de cette époque qui va de la grande noirceur à Expo 67 va également dans le sens des femmes fortes : « Elle révèle un schéma général : l'aliénation du père et l'omnipotence de la mère », remarque Jean-Charles Falardeau (1967). Un exemple typique de ces « familles matricentristes » est *La famille Plouffe* de Roger Lemelin (1952). « La maison des Plouffe de Lemelin, c'est avant tout une cuisine. La reine de ce domaine, c'est madame Plouffe. » Il y a en effet une juxtaposition entre le concept de foyer familial et la personne physique de la



Albert Chartier, « T'aurais pas pu le dire? » (janv. 1946), *Onésime*, Montréal, La Cie de Publ. Rurale, 1983, p. 20, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> cases. Texte : « Onésime! Vas (*sic*) donc mettre une couple de bûches dans l'poêle! / J'viens pas à bout de m'réchauffer. / Avant de t'rendormir, vas (*sic*) donc me remplir ça d'eau chaude. »



Zénoïde, Page couverture, *Onésime, les aventures d'un Québécois typique*, Montréal, L'Aurore, 1975.

femme. Lorsque Baptiste ou Onésime sont représentés sans leur femme, ils sont à l'extérieur de leur maison. L'intérieur des maisons est donc au cœur de la vie des femmes, ce qui semble tout à fait dans la logique du fait que les femmes étaient avant tout des ménagères. Mais l'amalgame épouse-foyer a aussi une forte résonance symbolique.

La prise de décisions est également l'apanage des femmes. « C'est madame Plouffe qui, dans cette famille d'adultes, prend toutes les décisions... » C'est comme une norme que Zénoïde donne des ordres jour et nuit. Onésime accepte la situation placidement. Et le fait qu'elle soit le chef de famille, élément comique en soi, est appuyé par les gaffes toutes plus ridicules les unes que les autres de son mari. Le lecteur est presque rassuré qu'elle soit là pour réparer les pots cassés. Zénoïde agit en fait comme le faire-valoir du héros comique. Mais aussi comme un élément rassurant de la dynamique familiale. Zénoïde est la redresseuse de torts, celle qui régule le rythme du gag.

Il ne faut toutefois pas en déduire que les femmes sont les personnages principaux, loin de là. Ce sont les héros

masculins, ici Baptiste ou Onésime, qui occupent la place principale, ce sont eux qui tiennent le devant de la scène. Ils sont actifs, en mouvement, vont à la chasse, discutent avec leurs amis, se promènent. Dans ce contexte, l'épouse qui joue à la mère est souvent celle qui casse le plaisir, d'être dans la lune par exemple pour Baptiste, donc de rêver.

Ces épouses hautes en couleur, l'une urbaine et l'autre rurale, ont été toutes les deux conçues par des artistes qui non seulement ont traversé chacun près d'un demi-siècle avec leurs personnages, ce qui donne une idée de leurs âges respectifs vers la fin de leur parcours, mais qui s'adressaient à un public qui vieillissait avec eux. Même si elles drainaient de nouveaux publics, il reste évident que ces BD familiales parlaient à toute la famille, toutes générations et toutes classes sociales confondues. Et si les premières figures féminines des journaux satiriques dépeignaient plutôt les rêveries des jeunes hommes dessinateurs, les secondes évoquent quant à elles la vie quotidienne des couples qui vieillissent ensemble, avec leurs hauts et leurs bas, et leurs gags répétitifs qui faisaient rire leur public durant des décennies telles des ritournelles sans fin.

Mais ces personnages féminins forts de la BDQ constituent également un excellent baromètre de la société québécoise de l'époque à propos de la place des femmes. Omnipotentes dans la sphère privée, elles gagnent progressivement en importance dans la sphère publique. Et dans l'univers de ces deux monuments de la BD que sont Baptiste et Onésime, c'est la notion de couple comique qui supprime l'image du personnage solitaire.

Ni Baptiste ni Onésime ne seraient drôles sans leur faire-valoir. La figure comique de la mégère est doublée ici de l'image de l'épouse qui fait bloc avec son mari et qui est en quelque sorte son socle. Par ailleurs, ce n'est pas un hasard si aucune des deux, ni Catherine ni Zénoïde, n'a d'enfant. Leur maternité aurait affadi leur rôle comique qui demande une

sorte d'insensibilité face aux péripéties loufoques. Enfin, que ce soit la rude servante Victoire aux poings costauds des péripéties du premier *Ladébauche* ou la sanguine Zénoïde régentant son mari, on les a vues user d'une langue souple et vivante, fleurie de patois et de régionalismes.

Bien avant la radio, puis la télé, la bande dessinée québécoise est ainsi le premier territoire médiatique où la langue et la culture populaires s'expriment. La BD du début du XX<sup>e</sup> siècle, par la présence des femmes qui participent à leur façon aux péripéties, peut prétendre à la dénomination de « premier art populaire », celui que l'on lit en famille et qui s'adresse à tous les âges, ouvrant la voie aux radioromans, aux téléromans jusqu'aux télé-séries du XXI<sup>e</sup> siècle qui auront ici une fonction de cohésion sociale fondamentale.

**Mira Falardeau est spécialiste de l'humour visuel de la bande dessinée et de la caricature. Retraitée de l'enseignement en communication, elle se consacre désormais à la recherche dans ce domaine et a publié plusieurs essais récemment. Les derniers sont *Femmes et humour* (PUL, 2014) et *Humour et liberté d'expression* (PUL, 2015).**

#### Pour en savoir plus :

Manon Brunet. « Les femmes dans la production de la littérature francophone du début du XIX<sup>e</sup> siècle québécois », in Claude Galarneau et Maurice Lemire (dir.), *Livre et lecture au Québec, 1800-1850*, Québec, IQRC, 1988.

Jean-Charles Falardeau. *Notre société et son roman*. Montréal, HMH, 1967.

Mira Falardeau. *Histoire de la bande dessinée au Québec*. Montréal, VLB Éditeur, 2008.

« La naissance de la bande dessinée de langue française », *Communication*, vol. 20, 1 (2000). Site: [openedition.org](http://openedition.org)

Maurice Horn. *Women in Comics*. New York, Chelsea House Publisher, 1977 (2001).